L'OUTIL QUI TRAQUE LES DÉLINQUANTS SEXUELS

ViCLAS est un système informatique qui répertorie les crimes violents et les délits sexuels pour savoir s'ils font partie d'une série. Confidentialité oblige, très peu de chercheurs ont eu accès à cet outil. Julien Chopin est l'un d'eux. Il lui a consacré sa thèse et mesuré son efficacité. TEXTE SABINE PIROLT

laboré par la police fédérale du Canada et utilisé par une douzaine de polices en Europe et dans le monde, ViCLAS - abréviation de Violent Crime Linkage Analysis System (1) – est une base de données qui permet d'aider les enquêteurs à identifier si un crime violent ou un délit sexuel pourrait faire partie d'une série. Dans le domaine des agressions sexuelles, on parle d'auteurs sériels à partir de deux agressions séparées par un intervalle de temps.

Problème: cet outil policier se la joue plutôt undercover. À l'heure du tout Internet, impossible de s'en faire une idée précise. Quelques sites le décrivent de façon laconique; des travaux et articles de chercheurs sont consacrés à cette banque de données, mais impossible d'explorer le système pour s'en faire une idée. Docteur de l'Université de Lausanne et actuellement chercheur senior à la School of Criminology de la Simon Fraser University à Vancouver, au Canada, Julien Chopin explique: «Il y a peu d'informations qui filtrent sur ViCLAS. On ne veut pas que les potentiels criminels mettent le nez dedans et regardent à quoi ils devraient faire attention.» Aspect commercial à sauvegarder ou vraie parade pour éviter de donner un coup de main aux criminels? «Je pense qu'il y a du vrai dans le désir de ne pas donner d'indices aux agresseurs. Mais de là à ce qu'ils se plongent dans le booklet ViCLAS qui comporte plus de 1000 caractéristiques...» Lors des recherches qu'il a conduites, notamment sur l'expertise des agresseurs sexuels et leur capacité à éviter la détection policière, le chercheur a fait un constat:



⇒ les délinquants sexuels préméditent moins leur crime qu'on ne l'imagine. «La plupart d'entre eux passent à l'acte parce qu'une opportunité s'est présentée et c'est fini!»

Julien Chopin est un des rares chercheurs qui a pu faire une étude approfondie du ViCLAS. Il lui a consacré sa thèse (2) sous le patronage de l'École des sciences criminelles de l'Université de Lausanne. «Comme j'avais déjà effectué mon mémoire au sein du Ministère de l'Intérieur en France, je les ai à nouveau approchés pour ma thèse. Nous avons construit le sujet ensemble: ils voulaient une évaluation de cet outil et moi, je m'intéressais plus précisément à la délinquance sexuelle. » Le docteur en criminologie de l'Université de Lausanne trouve important de ne pas oublier le côté pratique lorsque l'on fait de la recherche fondamentale. Il est attaché aux liens entre l'université et la société ainsi qu'à la manière dont les résultats des recherches peuvent aider concrètement les praticiens.

Il détaille la genèse du ViCLAS: dans certains crimes en série, les agresseurs ont tendance à suivre ce que les criminologues et les policiers appellent un « modus operandi», un mode opératoire relativement constant, parce qu'ils y sont à l'aise et ont une certaine expertise dans cette façon de procéder. «Le but d'un agresseur est de compléter un crime avec succès et d'éviter de se faire attraper. Cela paraît basique, mais c'est la réalité.» Dans la base de données, il y a beaucoup d'agressions qui ont été signalées par les victimes, mais qui n'ont pas été résolues, car aucun suspect n'a été identifié lors des enquêtes. «L'idée était de se dire: tous ces crimes sexuels sont parfois commis par des auteurs en série. Donc, si on arrive à en attraper un, peut-être qu'en regardant dans un des dossiers connus, il sera possible de rattacher cet auteur à d'autres cas non résolus.»

ViCLAS, comment ça marche?

Au cœur du ViCLAS, 156 questions réparties sur 47 pages comprenant 1140 modalités de réponse. En résumé, un QCM permettant de qualifier de façon très précise les faits qui sont survenus. Il est divisé en plusieurs blocs recensant des informations portant principalement sur les victimes, les agresseurs, ainsi que l'environnement et les caractéristiques du crime, «À titre d'exemple, les aspects liés au style de vie des victimes ainsi qu'à leurs caractéristiques sociodémographiques sont recensés. Des informations similaires relatives aux agresseurs sont également présentes, en plus de renseignements relatifs à leurs spécificités physiques qui permettraient de les distinguer. » Les détails sur le crime, son déroulement, son contexte ainsi que les comportements des protagonistes sont particulièrement nombreux et permettent de prendre en compte n'importe quelles spécificités liées à la délinquance sexuelle violente. Julien Chopin précise que ces informations sont relatives aussi bien à la phase précrime - soit la préparation de l'agression -, à la phase



JULIEN CHOPIN
Chercheur senior
à la School of Criminology
de la Simon Fraser
University (Vancouver).
Docteur de l'UNIL.

© Jimmy Jeong/jimmyshoots.com

pour Allez savoir!

de crime et à la phase postcrime, c'est-à-dire la sortie du crime. Ces informations permettent de reconstituer le scénario précis du crime appelé également «script».

Les failles du système

On s'en doute, répondre à 156 questions et introduire cette quantité de données dans le ViCLAS n'est pas une mince affaire. Au fait, quelle est l'importance du fonctionnaire qui répond au questionnaire? « À la base, on donnait ce booklet à tous les enquêteurs du pays confrontés à un crime violent et ils le complétaient. Mais le système est tellement détaillé que l'on s'est vite rendu compte que, pour une même affaire, les enquêteurs n'avaient pas la même façon de répondre aux questions. » Une petite erreur de codage peut en effet avoir des conséquences et empêcher de lier deux affaires. Il faut donc avoir beaucoup de compétences pour utiliser cet outil. Pour résoudre ce problème, la France a créé à Paris une unité d'analystes qui

sont des policiers, spécialistes de la délinquance violente et sexuelle, et qui ont suivi une formation spécifique pour l'utilisation du ViCLAS. «Les policiers de terrain leur envoient tous leurs rapports. Ces spécialistes les analysent, remplissent le questionnaire, réduisant ainsi le risque de variations. Ils font également un suivi des cas. Je les ai côtoyés, ce sont des passionnés.»

Qu'en est-il des autres polices nationales qui utilisent cet outil informatique? Ont-elles toutes formé des spécialistes? Julien Chopin l'ignore, vu la discrétion qui règne autour de ce système. Outre sa complexité et la quantité titanesque d'informations récoltées, ce docteur de l'Université de Lausanne a détecté d'autres failles dans cet outil informatique. Il donne l'exemple d'un même individu qui a commis deux délits sexuels. Une première fois, un viol a eu lieu. La deuxième fois, des attouchements ont été commis, car des aspects environnementaux – la survenance d'un témoin – l'ont empêché de violer sa victime, même s'il en avait l'intention. «Dans ce cas, les deux affaires auront plus de difficultés à être reliées.»

Vraiment efficace, ViCLAS?

À ce stade de description du ViCLAS, une question s'impose. Malgré ses failles, cet outil est-il plus fort que les êtres humains? Peut-il résoudre un cas de délit sexuel à lui tout seul? La réponse de Julien Chopin fuse: «Clairement non, et ce n'est pas son but! Tout d'abord, cet outil a comme vocation principale la collection et l'organisation d'informations supposées pertinentes pour identifier des patterns de sérialité. Il n'y a pas d'algorithme, ce sont les policiers spécialisés qui réalisent les analyses.» Le docteur de l'Université de Lausanne rappelle que dans les enquêtes de ce type, le travail de base des enquêteurs d'investigation est fondamental. Ils mettent en place un certain nombre d'instruments qui ne vont pas résoudre des cas, mais apporteront un regard différent, une autre

« VICLAS A
COMME VOCATION
PRINCIPALE
LA COLLECTION ET
L'ORGANISATION
D'INFORMATIONS
SUPPOSÉES
PERTINENTES
POUR IDENTIFIER
DES " PATTERNS'
DE SÉRIALITÉ. »

manière d'aborder le sujet et d'amener des solutions. «Et ViCLAS se situe à cet endroit-là, il s'agit d'un outil parmi d'autres qui vient en appui à l'enquête principale.» Lorsqu'ils sont confrontés à un cas d'agression sexuelle, les enquêteurs vont faire un travail d'enquête classique: ils vont interroger les témoins s'il y en a, aller sur place, reconstituer la scène du crime, essayer d'identifier un suspect. À un moment donné, les policiers vont se retrouver avec une liste de suspects et il s'agira d'identifier s'il y a un coupable parmi eux. «C'est là que ViCLAS va éventuellement entrer en jeu. Ce système fonctionne un peu comme un filtre. On va saisir l'état de fait: l'agression s'est passée à l'extérieur, il y a eu pénétration, il y a eu violence, il a tenté d'étrangler la victime, même si elle ne se débattait pas, etc.» ViCLAS va donner une liste de personnes qui ont commis un délit avec des caractéristiques similaires, des noms de suspects qui n'étaient pas en détention à ce moment -là. Les enquêteurs vont ensuite comparer leur liste de suspects avec celle que ViCLAS leur a donnée, pour voir s'il y a des individus qui ressortent dans les deux listes.

L'occasion fait le larron

Après avoir passé beaucoup de temps à analyser le phénomène de délinquance sexuelle extrafamiliale, Julien Chopin arrive à la conclusion que l'un des enjeux majeurs, c'est de comprendre la situation, la vulnérabilité de la victime et pour quelles raisons l'agression a eu lieu. «Pourquoi l'agresseur va choisir cette victime? Qu'est-ce qui fait qu'à ce moment-là, l'agresseur a porté une attention particulière sur elle et l'a agressée? Pourquoi cette victime plutôt qu'une autre? Et pourquoi à cet endroit? Cela va permettre de déterminer ces fameux patterns. »

Le chercheur rappelle que très peu d'agresseurs vont cibler une victime spécifique avec des caractéristiques particulières, par exemple une femme blonde, petite ou ronde. La majorité des agressions sont le fruit d'opportunités avec des agresseurs qui n'avaient pas prémédité spécifiquement leur acte. En fait, il y a un moment dans la journée où l'occasion se présente et les circonstances sont réunies pour qu'une agression soit commise. Il y a beaucoup de crimes d'opportunité, sans facteur d'anticipation. Une partie importante des agressions sexuelles sont liées à la consommation excessive d'alcool, dans des contextes festifs.

«Finalement, peu d'individus préparent méticuleusement leur coup. Nous savons par exemple que les agresseurs sexuels sadiques ont plus de probabilités d'anticiper et de préparer leur passage à l'acte, mais ils représentent une faible proportion des crimes commis.»

LA SUISSE ET LES AGRESSIONS SEXUELLES EN SÉRIE

Selon Julien Chopin, il n'existe pas de chiffres exacts sur les délits sexuels en série concernant la Suisse. De façon générale, dans les autres pays, les agressions sexuelles sérielles non mortelles représentent entre 30% et 35% de l'ensemble des agressions sexuelles extrafamiliales. «Les homicides sexuels représentent quant à eux entre 5 à 10% des homicides en général. Quant aux homicides sexuels sériels, ils représentent environ 2% de ces 5 à 10%. Cela correspond donc à un petit volume puisque sur le territoire helvétique, il y a peut-être entre 40 et 50 homicides par an. » En Suisse, il n'y a donc même pas un homicide sexuel sériel par an. D'où la question: les polices cantonales ont-elles besoin de se munir d'un outil pareil? En 2018, le canton de Neuchâtel a renoncé au ViCLAS, « système qui n'a permis de résoudre aucun crime en Suisse romande », commentait alors le conseiller d'État neuchâtelois Alain Ribaux, en charge de la sécurité. Depuis, les cantons latins ont abandonné cet outil informatique. Le canton de Vaud, lui, ne l'a jamais adopté.

1) Système d'analyse des liens entre les crimes de violence.

2) La gestion des liens entre les crimes sexuels de prédation, Repenser ViCLAS sous la perspective du paradigme situationnel.

56 Allez savoir! N°78 Septembre 2021 UNIL | Université de Lausanne

QUAND UN GOUFFRE SÉPARE LES DONNÉES DU VICLAS DES SONDAGES PARMI LES CRIMINELS

L'outil informatique canadien donne des taux de sérialité plus faibles que les enquêtes menées auprès des agresseurs.

ans un article publié dans la Revue internationale de criminologie et de police technique et scientifique, Julien Chopin et Marcelo Aebi, professeur à l'École des sciences criminelles de l'Université de Lausanne, ont comparé les données tirées du ViCLAS avec les sondages de délinquance autoreportée par les criminels, soit des questionnaires remplis anonymement par des agresseurs emprisonnés.

Les données du ViCLAS proviennent de la police française - soit un échantillon de 3901 cas d'agressions sexuelles extrafamiliales et 3500 agresseurs. Les auteurs liés à une seule affaire représentent 91,5% des auteurs. Ces affaires uniques représentent 82,1 % de l'ensemble des affaires. Cela implique que 17,9 % des affaires de la base de données sont des affaires sérielles et que 8,5 % des auteurs ont commis des agressions sexuelles en série. La majorité des auteurs sériels, soit 76,5%, sont reliés à 2 affaires. Par rapport à l'ensemble des agresseurs sexuels sériels, le pourcentage de ceux qui sont reliés à plus de deux cas représentent un cinquième des auteurs sériels. Leur pourcentage par rapport à l'ensemble des auteurs est de 1,7 %, ce qui est anecdotique d'un point de vue statistique. Marcelo Aebi et Julien Chopin se sont notamment intéressés aux victimes de moins



de 15 ans. Les auteurs de l'article constatent que la proportion de criminels reliés à plusieurs affaires et la proportion de crimes en série sont plus élevées pour ces cas. Pour les moins de 15 ans, 26,6% des affaires et 13,5% des auteurs sont sériels. À remarquer encore: la plupart des auteurs sériels, soit 78,5%, sont reliés à deux affaires alors qu'à l'autre extrême, 2,2% des au-

teurs sont reliés à 5 affaires.

PRISON

Des études menées auprès des agresseurs identifient de 42 à 79,8% d'auteurs sériels.

© Juri Gagarin / Dreamstime.com

Les deux criminologues ont ensuite comparé les données du ViCLAS avec les réponses données par des agresseurs, lors de sondages anonymes organisés en prison.

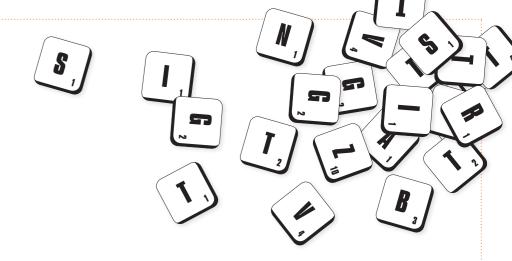
Si seuls 8,5% des cas classés enregistrés dans le ViCLAS sont des affaires en série, le pourcentage avancé par l'étude de Gravier⁽¹⁾ est de 42%.

Le pourcentage est encore plus grand lorsque les victimes sont des mineurs jusqu'à 16 ans (et non 15 comme dans les données du ViCLAS). Une étude (2) identifie 52,7 % d'agresseurs en série et une autre (1) arrive à 79,8% d'auteurs sériels. Marcelo Aebi et Julien Chopin citent encore deux autres études qui arrivent à «une même distribution générale de la sérialité». Ils concluent que l'outil informatique canadien présente certaines limitations, mais qu'il pourrait être amélioré, notamment en réduisant le questionnaire. « Avec un total de 156 questions, il est difficile pour les analystes de relier des cas qui deviennent trop spécifiques pour que des similitudes puissent être prouvées.» / SP

(1) Gravier B., Mezzo B., Abbiati, M., Spagnoli J., & Waeny J. (2010). *Prise en charge thérapeutique des délinquants sexuels dans le système pénal vaudois: Étude critique*. snf.ch/SiteCollectionDocuments/nfp/nfp40/nfp40_gravier_schlussergebnisse.pdf

(2) Smallbone S., & Wortley R. (2000). Child sexual abuse in Queensland offender characteristic and modus operandi

MOT COMPTE TRIPLE



Nous avons tendance à diminuer notre effort articulatoire lorsque nous parlons. Une flemmardise naturelle qui, en linguistique, renvoie à la notion de «réduction phonétique» et participe à l'évolution des langues.

est rare que nous articulions correctement. En linguistique, ce phénomène est décrit par la notion de «réduction phonétique». Elle désigne, en résumé, l'affaiblissement des sons que nous produisons pour communiquer avec autrui par une diminution de l'effort articulatoire. Autrement dit, il s'agit d'une manifestation de notre flemmardise! Un réflexe biologique que nous avons tous, comme l'explique Mélanie Lancien, docteure en linguistique fraîchement diplômée de la Faculté des lettres. « Pour maximiser notre survie, nous économisons le plus d'énergie possible. Le cerveau sait très bien reconstituer les mots à partir des sons de qualité variable que nous produisons. Nous passons donc notre temps à estimer la quantité d'efforts minimale nécessaire pour nous faire comprendre.»

Articuler, ça fatigue

La bouche et le visage se composent de nombreux muscles. Les solliciter demande à notre cerveau beaucoup de contrôle moteur. «En français, si je veux faire un «i» correct, je dois bien étirer mes lèvres, placer ma langue très en avant et à plat. Ma bouche, elle, doit rester relativement fermée, détaille la chercheuse. Mais si je parle vite par exemple, le «i» aura tendance à devenir un «é», son qui















exige un placement moins extrême pour la langue et la mâchoire. Le «e», lui, (comme dans «meuble») restera assez similaire, car c'est la position «zéro» de la bouche. Dans cette logique, le «u» va également perdre de l'arrondissement et de la fermeture...» Des nuances que l'on retrouve de façon caractéristique à l'oral dans certaines régions, par exemple, le fameux «i» belge («frettes» au lieu de «frites») ou le «u» québécois («treuc» à la place de «truc»).

La réduction phonétique a en effet marqué l'évolution des langues de façon distincte selon les zones géographiques. Des différences existent aujourd'hui entre les francophones de France et du Québec. «Le français, tel qu'il est parlé aujourd'hui au Canada, comprend des voyelles phonologiques (des catégories de son signifiantes) que nous n'avons plus en Europe. Au XIX^e siècle, isolés à l'autre bout de l'océan, les Québécois n'ont pas pu suivre l'évolution du français de référence et ont conservé celui des anciens colons. Leur langue actuelle est donc une variété de français plus proche de celle du XVIIIe siècle, dotée de diphtongues, des voyelles qui changent de timbre en cours d'émission. En France, nous les avons bousillées, en partie par flemme!» lance cette Basque avec une pointe d'humour.

Qui aime bien... baragouine!

Notre façon d'articuler est aussi influencée par des facteurs sociolinguistiques. Nous imitons les autres de façon instinctive pour montrer notre appartenance à tel groupe social, ou afin de transmettre une certaine image, comme lors d'un entretien d'embauche par exemple. Avec nos proches en revanche, il semble que nous fassions moins d'efforts. Vraiment? La question a intéressé Mélanie Lancien. Cette dernière a étudié le rôle de la réduction phonétique dans l'expression de la proximité sociale à travers l'acoustique des voyelles orales du français québécois. Elle a mené des expériences en mettant une dizaine de couples dans différentes situations de communication.

Résultats: lorsque les partenaires communiquaient entre eux, la réduction phonétique était extrêmement forte. «Parfois les voyelles devenaient presque toutes des «e», il n'y avait quasiment plus que des consonnes!» Avec un inconnu, ce phénomène diminuait. Et lorsqu'ils s'adressaient à un étranger, les couples dépensaient même énormément d'énergie pour se rendre compréhensibles. «Il apparaît donc que nous réduisons phonétiquement avec ceux que nous aimons et faisons plus d'efforts avec les autres», conclut la linguiste. / LYSIANE CHRISTEN



58 Allez savoir! N°78 Septembre 2021 UNIL | Université de Lausanne 59